La mode vestimentaire, entre morale et communication

Autor(en): **Meuwly, Olivier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **123 (2015)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847140

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Olivier Meuwly

LA MODE VESTIMENTAIRE, ENTRE MORALE ET COMMUNICATION

> Il reste cependant un point de départ, un témoignage qui a son éloquence ; il suffit de regarder la mode, car la mode de chaque siècle, manifestant aux yeux l'orientation de son goût, en révèle aussi involontairement la morale.[1]

C'est en ces termes que Stefan Zweig pose le problème de la mode face à l'histoire. Plus qu'une pièce d'étoffe destinée à cacher ou à protéger, le vêtement, « un fait culturel produit par l'histoire et qui résiste à l'histoire » selon Daniel Roche[2], constitue un signe et, en s'emparant des silhouettes, dévoile une ambiance, un état d'esprit, une vision du monde aussi. L'habit, en « consignant » son époque, l'« habite » en même temps, en découpe les contours qui marquent le goût du moment et, en en définissant les lignes de force, scrute les manières de vivre, de se comporter, d'envisager la relation que chacun va entretenir avec ses semblables et avec la société elle-même. Comme toutes les « modes », la mode va s'insinuer dans le quotidien, lui dicter ses codes, tracer le pourtour du beau, stigmatisant ce qui n'entre pas dans son périmètre une fois pour toutes. Un « une fois pour toutes » des plus aléatoires car une mode en chassera une autre, un habit transgressif un jour se hissera au rang de norme sociale le lendemain, un autre chutant dans un pittoresque hors du temps…

Dans *Le monde d'hier*, cette longue méditation autobiographique publiée en 1944 deux ans après sa mort survenue au Brésil, Zweig se souvient de cette époque qui a précédé la Première Guerre mondiale, que ceux qui y auront survécu appelleront « belle ». Par-delà les usages vestimentaires, l'écrivain autrichien décrypte dans son environnement une dérive sociale, une fossilisation des rapports entre individus qui, à travers la fausse décence que le vêtement devait préserver coûte que coûte, a figé la société, l'a asphyxiée, l'a aveuglée dans des préjugés pétrifiés. Ne serait-elle pas le symbole de la

1 Stefan Zweig, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris : Le Livre de poche, 1991, p. 92.

2 Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris : Fayard, 1989, p. 479.

névrose collective qui allait précipiter l'Europe dans l'horreur par le biais d'un malentendu tragique avec des millions de morts à la clé? Qui se souciait de cet archiduc malencontreusement assassiné à Sarajevo? Et pourtant…

Zweig vit à Vienne, observatoire idéal du mal qui ronge la société occidentale. Non loin de la Hofburg, Freud ausculte la psyché de ses contemporains et débusque les non-dits qui écrasent l'individu; Schnitzler s'amuse à ôter le tapis qui recouvre des dysfonctionnements dont l'Autriche-Hongrie n'a pas sans doute pas le privilège, mais qu'elle révèle avec plus de force qu'ailleurs à travers sa diaphane cohésion nationale. Zweig écrit à Vienne, où Musil fouaille les méandres entartrés d'une «cacanie» en quête d'une justification que l'histoire ne lui offre plus et qui va plonger le continent dans le chaos, où Berg déchiquette les sons pour les reconstruire en un ordre de bataille à mille lieues des valses de Strauss, où Klimt explose le spectacle social dans une débauche de couleurs pour mieux en souligner les fêlures, où Schiele enfin, plus direct, dégage le décharnement du monde dans une féminité écartelée, calcifiée, enlaidie à force d'étouffer dans des robes qu'on jurerait dessinées pour faire souffrir.

Ce que Zweig aperçoit dans les contraintes vestimentaires de cette époque, c'est l'hypocrisie de son temps, cette volonté de dissimuler, de cacher. Un culte de l'opacité qui honnit la sincérité des sentiments comme la liberté des corps, comme l'épanouissement de l'esprit. Engoncé, le corps de l'homme dans des cols alors qualifiés de «parricides»… et qui semblaient munis d'une unique vocation: empêcher tout mouvement aisé. Absurdes, ces robes qui en surlignant les formes féminines avaient pour mission d'exclure la moindre parcelle de peau au regard d'autrui; scélérats, ces accoutrements aguillés sur une superposition de corsets, artifices métalliques voués à faire «violence à la nature». Odieuses enfin, ces plantes de pied débarrassées de chaussons et qu'Isodora Duncan osa exhiber dans un élan pourtant fort éloigné des déhanchements provocateurs de Nijinski…

L'hypocrisie de la société d'avant-1914 n'avait plus de limite, qui se focalisa sur le vêtement pour «servir docilement la tendance générale de la morale de ce temps, dont le souci capital était de cacher et de dissimuler». Une hypocrisie que la société d'alors, dans sa phobie du sexuel, pousserait à sa paroxystique absurdité en la transformant, de vestale de la convenance officielle, en exaltation de ce qu'elle devait oblitérer et qui allait ironiquement accoucher de son contraire magistral:

> Comme dans sa crainte et sa pruderie (la société) était constamment à l'affût de ce qui aurait pu blesser les mœurs dans toutes les manifestations de la vie, de la littérature, dans l'art, dans le vêtement, afin d'éviter toute excitation, elle était en réalité forcée d'y penser sans cesse.[3]

DE LA MORALE À LA POLITIQUE

Reflet de son temps, instrument de la morale, consistoire laïque, la mode ne peut que détenir une signification politique. Si, jusqu'en 1914, le vêtement a la fonction de maintenir une stricte séparation entre les sexes, enfermant l'homme et la femme dans des rôles étanches, il n'en possède pas moins déjà une position politique dotée d'un fort capital symbolique: il régente les hiérarchies et veille à leur respect. Sous l'Ancien Régime, rappelle Daniel Roche, « la mode incarn(ait) pleinement les mécanismes sociaux de la représentation de la société de Cour. C'est l'un des instruments de la hiérarchisation distinctive des groupes »[4]. Bien que les règles accolées au bien-vêtir demeurent intangibles dans la société des Lumières, et alors même que la femme y tient une influence qu'elle mettra longtemps à récupérer, elles vacillent cependant sous les effets de la brise révolutionnaire. Mais la place politique du vêtement apparaît dans son ambivalence. Révélateur des soubresauts sociétaux, miroir des changements en cours dans le corps social, il quitte peu à peu sa fonction illustrative et tend à accéder au rang de « manifeste politique », au service d'une idéologie en mal de références visuelles. Le pantalon, en évincant la culotte, n'adoube-t-il pas l'ascension du tiers état? Ainsi, « l'unité de la culture qui s'instaure dans la rupture du classicisme, la contestation de la société de Cour, la critique du monde de l'inégalité peut se déchiffrer dans le système vestimentaire »[5].

Le rôle de l'habit ne cessera plus de se modifier sous l'emprise de l'ère démocratique qui prend son envol au cours du XIXe siècle. Tocqueville traite de la question sous de multiples aspects, sans s'attarder spécifiquement à la question vestimentaire. Il n'empêche que sa perception de l'art dans une société démocratique se superpose à celle qui va embrasser la mode. Sans porter de jugement de valeur, l'aristocrate normand cerne bien les bouleversements à l'œuvre dans la relation au beau: « Ne pouvant plus viser au grand, on cherche l'élégant et le joli: on tend moins à la réalité qu'à l'apparence. »[6]

Non que la quête d'une esthétique propre à l'ère post-révolutionnaire en formation ait déserté les ambitions collectives. Au contraire, les philosophes qui poseront les fondements d'une morale philosophique pour l'État qu'appellent les temps nouveaux ne dissocieront pas, à l'instar de Hegel, leur réflexion d'une esthétique dans laquelle est censé se mirer le *« Zeitgeist »*, pour mieux façonner le cadre interprétatif de la société émergente.

3 (Note de la p. 194.) Stefan Zweig, *Le monde d'hier…*, *op. cit.*, pp. 94 et 95.
4 Daniel Roche, *La culture des apparences…*, *op. cit.*, p. 492.
5 *Ibid.*, p. 487.
6 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris: Garnier-Flammarion, 1981, II, p. 65.

Tocqueville prend simplement acte de la révolution qu'a connue le beau au contact des contraintes inédites qu'implique une société passionnément éprise d'égalité. Vénérée par l'homme démocratique, l'égalité peut-elle jouir d'une effectivité qui la matérialiserait dans le quotidien ? Assurément non, mais voilà l'enjeu de l'ère nouvelle : comment concilier la démocratique égalité, que la Révolution a *nolens volens* assise sur un piédestal, et la liberté individuelle, plus aristocratique dans son antériorité historique, mais nécessaire dans la mesure où son élimination induirait un anéantissement de toute vie collective.

Car cette égalité psalmodiée, revendiquée, sublimée comme l'aboutissement du genre humain, définitivement logée au cœur même de l'ambition démocratique, demeure lourde de contradictions. L'une se glisse précisément dans cette apparence qui, associée à l'élégance et au joli, a sans doute élargi, ou rétréci selon les avis, la fascination pour le grand qui caractérisait les temps prérévolutionnaires. Mais la vie démocratique, dans son mouvement perpétuel, dans son agitation constante, dans sa propension aussi à confondre mouvement et trépidation, a échangé un beau déconnecté de toute considération utilitaire et a fortiori économique pour des formes en phase avec sa réalité : l'utile, l'efficace, le conforme à une aspiration qui doit offrir l'identique au plus grand nombre. Même s'il doit épouser des formes agréables, l'objet, mais aussi le vêtement et même les beaux-arts, doivent être pratiques, car leur apparence ne peut congédier leur employabilité. Et s'ils ne peuvent se targuer de trouver leur place par leur rentabilité immédiate, ils doivent au moins honorer, dans leur essence, l'industrialisme ascendant.

L'ÉGALITÉ DÉMOCRATIQUE

Sans doute les mœurs n'assimilent-elles que lentement la révolution sociale que libère la révolution politique, mais elles s'adaptent sur un mode paradoxal. Face à une liberté en union intime avec l'égalité, une nouvelle morale, encadrée notamment par la religion, prend le relais et va structurer la société jusqu'au début du XXe siècle, avant de se dissoudre dans ce débordement d'hypocrisie que dénoncera Zweig. D'où un conformisme qui prétendra puiser sa source dans la distinction aristocratique que les temps démocratiques voulaient prolonger alors qu'elle en est l'exact opposé. C'est l'individu bourgeois qui triomphe, à la recherche d'un mariage entre l'égalité, où la majorité s'ébroue dans des privilèges octroyés en principe à tous, et une liberté dans laquelle il peut s'épancher dans son plaisir. Il sait que c'est grâce à l'égalité qu'il s'est émancipé des antiques tutelles et dégagé des carcans sociaux qui, sous l'Ancien Régime, attribuait chaque individu à une caste, à une corporation qui aurait enserré toute son existence. Mais il sait aussi que c'est à la liberté qu'il doit son autonomie, et son argent.

Si l'être démocratique s'enivre d'une égalité qui lui a donné le pouvoir, il a aussi conscience de sa dimension étouffante si elle n'est pas aérée par un vent de liberté qui respecte seule sa liberté personnelle, pour laquelle il s'est battu sur les barricades depuis les révolutions américaine et française. Cette soif libertaire le pousse alors à quémander le moyen de s'extraire de l'identique que prône l'égalité et à s'accrocher aux moyens dont il dispose encore pour se distinguer, se différencier. Une ambition à laquelle l'esprit de compétition et de concurrence, à la fois redouté et adulé par les avantages économiques qu'elle lui procure, l'a préparé. Tocqueville montre combien une société égalitaire pousse en définitive l'individu à tenter de se sauver de l'uniformité par un recours à une différence qui doit mettre en évidence sa capacité d'échapper à une normalisation des comportements, de réinventer sa liberté chérie. Le vêtement servira dès lors à extirper l'individu de l'angoisse de l'uniformité.

Le paradoxe ainsi mis en scène alimente la dynamique démocratique tout en en brouillant son image. L'habit va épouser ces antagonismes et, loin des boursouflures d'autrefois, proposer des tenues plus sobres, souvent inspirées d'un rigorisme religieux d'obédience piétiste hostile à l'exhibitionnisme vestimentaire. L'égalité suggère ainsi que la démarcation par le costume n'est plus de mise, mais, symétriquement, que l'élégance créera de nouvelles ségrégations, conformes toutefois aux nouvelles valeurs véhiculées par la modernité née de la révolution. L'habit n'a-t-il donc plus vocation à caractériser les classes sociales ? On sait que Staline poussera cette tentative d'organiser une fusion des classes par le vêtement à son incandescence en adoptant pour lui-même un uniforme unissant dans sa coupe simple le soldat et l'ouvrier[7].

Le principe connaît cependant une application qui ne résiste pas à la vanité humaine… Le prêt-à-porter nivelle les goûts, mais se développent en contrepoint les défilés de mode et la haute couture, qui s'installent dans les préoccupations sociales aux confins de la création artistique précisément à la période que décrit Zweig dans son livre. Poiret devient un roi de la Belle Époque… Au moment où les usages vestimentaires qui devaient assurer le conformisme social se rigidifient comme gardiens de la morale, la mode s'immisce dans des canaux de la consommation de masse pour les ébranler, et pour s'imposer comme un « incontournable » de la vie sociale. On sait le parallélisme qui ne va cesser de se renforcer entre l'expansion de la mode et la grande presse, dont *Le Matin* ou *Le Petit Journal* seront les symboles avant la Première Guerre mondiale avec leurs tirages quotidiens à plus d'un million d'exemplaires. La

7 Dominique et François Gaulme, *Les habits du pouvoir. Une histoire politique du vêtement masculin*, Paris : Flammarion, 2012, p. 204.

mode parachève son voyage vers une élégance qui se nourrit de sa fausse simplicité. Édouard VII snobe l'uniforme et adopte l'habit « bourgeois » sculpté par les clubs huppés de Londres[8]. Le roi donnera son nom à ce grand basculement des mœurs qui avait commencé à percer avant 1914. La mode se dédie à un « beau » à la recherche de sa place dans un monde en train de se débarrasser de ses ultimes reliques d'Ancien Régime.

UN MANIFESTE POLITIQUE POSTMODERNE

Émanation du bon goût démocratique et symptôme du temps, la mode prend plus que jamais possession du politique, en tant qu'il « paraît être une manière de penser le sensible »[9]. La démocratie injecte le politique dans tous les comportements de l'individu, tiraillé entre pulsions égalitaires et libertaires. Dans ce dialogue complexe, l'individu tente de trouver ses marques, sous des oripeaux qui sauront le différencier dans l'océan égalitaire qui l'environne, mais qui sauront aussi l'inscrire dans le climat individualiste qui l'hypnotise. Les codes vestimentaires bourgeois intègrent des éléments d'habillement plutôt réservés à une élite qui en avait fait les fanions de sa différence, comme la cravate. Une tenue désormais immuable qui survivra à la Seconde Guerre mondiale sous nos latitudes avant d'être à son tour contestée. Seuls le choix de l'étoffe ou certains accessoires parviennent à dessiner de subtiles parois entre individus sur l'autel d'une élégance qui, pour les hommes en tout cas, se glissait dans d'imperceptibles, mais décisives, nuances. Dans un monde arrimé à l'égalité, c'est vers une élite du savoir-vivre autoproclamée que se tournent les regards en mal de prescriptions sociales qui justifieraient leur différence, au nom d'un goût que tout le monde devra reconnaître comme un idéal à atteindre.

C'est alors que l'habit, dès les années 1960 va donner une nouvelle dimension à sa vocation qui avait commencé à poindre à l'époque révolutionnaire avant de réapparaître en filigrane au temps de Zweig : s'ériger en manifeste politique. Déjà à la Belle Époque, le pantalon, qu'osèrent arborer certaines femmes, devint un objet politique. Refus du corset, obstacle à un plein épanouissement corporel, révolte contre les interdits sociaux, le pantalon marque une rupture avec les codes qui structuraient la société et les bafoue avec gourmandise[10]. La bicyclette et le sport appartiennent à l'homme comme à la femme : l'opposition par l'habit doit s'écrouler dans une véritable égalité qui se réaliserait dans le rejet de règles jugées hypocrites, et que d'aucuns subodoraient éternelles.

8 Philipp Blom, *Der taumelnde Kontinent. Europa 1910-1914*, Munich : Deutscher Taschenbuch Verlag, 2014[4], p. 40.

9 Daniel Roche, *La culture des apparences…*, *op. cit.*, p. 487.

10 Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Paris : Seuil, 2010.

Le pantalon sera d'abord réservé à certaines femmes qui ont choisi de se soustraire à une réglementation sociale dont elles refusent les présupposés, de par une liberté qu'elles comptent expérimenter pleinement, ou de par leurs orientations sexuelles qu'elles ne veulent plus tenir en laisse au nom d'une morale à laquelle elles ne se sentent pas liées.

Le pantalon revêt les contours de la transgression : l'habit va désormais apprendre à jouer avec la subversion. Jusque dans les années 1960, la révolte sociale avait transité de manière indirecte par le vêtement, qui avait néanmoins, comme l'a montré Daniel Roche, déjà réussi à se dresser comme un rempart contre les hiérarchies. La jeunesse bourgeoise va en faire au contraire un porte-drapeau, elle qui revisite la partition révolutionnaire en voulant réconcilier Marx et Freud dans le sillage de Wilhelm Reich, elle qui entend régénérer l'individu dans son authenticité en le désencombrant de ses rets capitalistes en compagnie de Marcuse, elle qui s'identifie avec la nature dans la protection de tous les opprimés avec les premiers écologistes et les féministes, elle enfin qui ne pense une liberté qui n'adviendrait que dans la libération du corps. Dans ce contexte où, comme l'a finement noté René Rémond, le sexe entre en politique [11], où le corps s'érige en étendard d'une liberté enfin réalisée, il n'est guère étonnant que le vêtement prenne une place particulière, comme « signature » d'un changement d'époque. Mais dans une ambivalence sous-jacente qui réactualise Tocqueville : comme le suggère Christine Bard, « C'est l'excès d'uniformisation, exprimant sans doute davantage l'ordre que l'amour de l'égalité, que Mai 68 fait voler en éclats. » [12]

DE LA POLITIQUE À LA COMMUNICATION

Un anarchisme renouvelé se marie avec un égalitarisme démultiplié dans sa chevauchée à travers une modernité qu'il orne d'un désir omniprésent, et façonne un dessein politique à l'assaut de tous les carcans, de tous les rituels. La cravate s'évapore sauf à décorer ce qui est renvoyé dans un passé décrété réactionnaire et qu'il faut abattre… Tout ce qui pourrait rappeler un uniforme est condamné, éjecté, de la même manière. L'égalité s'impose par une liberté débridée et paradoxale, tant la Nouvelle gauche des années 1960 et 1970 que le « néolibéralisme » à tendance libertairienne puiseront dans le même terreau aggloméré autour de la date symbole de Mai 68. Le pouvoir révise à son tour son apparence vestimentaire. S'il a toujours infusé sa symbolique dans l'apparat et les atours qui doivent en relever le lustre, comment va-t-il s'adapter à ces nouvelles mutations sociales qu'impulse 68 ?

11 René Rémond, « Postface », in Pascal Ory (dir.), *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris : Hachette, 1987, p. 766.

12 Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, *op. cit.*, p. 378.

De tout temps, les titulaires du pouvoir ont voulu souligner leur singularité par le style vestimentaire qu'ils entendaient se donner. Car la politique est par définition communication, et on communique d'abord par l'œil. Le vêtement doit alors « faire corps » avec celui ou celle qui le porte, faire coïncider le penser et le sensible pour reprendre la formule de Daniel Roche. Dans un univers où les idéologies ne peuvent plus se dissocier de l'apparence, le beau doit s'adapter et se mettre au service de ce que l'on considère comme juste. L'ère démocratique, que l'on aurait facilement jugée hostile à une dilution du politique dans un combat réduit l'image, mais dont Tocqueville a si brillamment disséqué les contradictions, a au contraire démultiplié l'importance du paraître. Au point que, durant le semestre universitaire 2013-2014, un cours de Science Po Paris a été expressément consacré au thème[13] : « Les habits du pouvoir : mode et communication politique »… Surtout que l'irruption des femmes dans la sphère politique ne peut pas ne pas donner une nouvelle ampleur à un « système » communicationnel déjà largement charpenté autour de connivences visuelles !

Gauche et droite vont ainsi s'affirmer à travers une perception de l'élégance qui doit servir d'écrin à la pensée qu'elles défendent. Pas besoin de s'immerger dans les flux oratoires prodigués à la tribune des congrès des partis pour deviner leur tendance ! Il suffit de laisser l'œil vagabonder sur le public pour discerner dans lequel on se trouve… Une prédominance « cravatière » brassera les présupposés vestimentaires de la droite, attachée à des signaux censés signifier les immuables accointances d'une liberté économique et politique avec un certain traditionalisme dont on ne saurait se départir. Un parfum conservateur contrôle l'allure, l'apparence… Tout le contraire dans un rassemblement trempé dans une ambiance de gauche : tout reliquat des anciennes hiérarchies doit être effacé ; l'abord égalitaire ne peut se satisfaire dans le confinement d'un habit qui ne peut que brimer la spontanéité, casser l'élan décontracté, pulvériser l'émotion libertaire. La gauche n'aura de cesse de plaider pour un relâchement des contraintes vestimentaires dans les lieux de pouvoir, partout en Occident. Après la victoire du parti d'extrême gauche grec Syrizia, le nouveau ministre des Finances de la république hellène, Yanis Varoufakis, a défrayé la chronique en arpentant les salons capitonnés des ministères des Finances européens dans une tenue décontractée qui ressemblait fort à un manifeste[14] : son refus des contraintes réglementaires en matière budgétaire se reflétait dans sa tenue…

13 Cours de master donné par Samir Hammal et Pascal Monfort, semestre d'automne 2013-2014 [http://formation.sciences-po.fr/sites/default/files/enseignement/2013/OMKG2385_plan.pdf], consulté le 12 mai 2014.

14 *L'Hebdo* du 12 février 2015.

Pourtant l'exercice du pouvoir ne peut accepter un laisser-aller excessif en matière vestimentaire, quand bien même les codes compassés des gouvernements démocratiques s'effondrent peu à peu, dans la foulée de « 68 » : la fin des années 1980 ne sonne-t-elle pas le glas de l'uniforme officiel du Conseil d'État vaudois ? Le « Veste-noire-pantalon-rayé » n'ouvre plus les cortèges officiels du canton… Ni trop visible, ni abandonné au libre arbitre de ceux qui le pratiquent, l'exercice du pouvoir ne peut certes plus se contenter de reproduire les stigmates du pouvoir dans son immanence : pour se penser en communion avec la réalité sociale et psychologique du moment, il se persuadera que le vêtement du pouvoir ne peut pas ne pas se parer des ornements d'une modernité qui balance toujours entre progrès et conservation. Mais le combat est rude sur la « bonne » tenue : à quel moment la tradition doit-elle malgré tout imposer ses normes au nom de ce qui est encore ressenti comme de la politesse ?

Comment les habits du pouvoir vont-ils évoluer dans un univers où la transparence propulsée par internet va accroître la demande égalitaire tout en semant la panique quant à la sauvegarde de la liberté ? À moins que, pour échapper au jugement d'autrui, les détenteurs d'un pouvoir de plus en plus difficile à manier s'alignent avec empressement sur la neutralité affichée par Barack Obama ou Mark Zuckerberg, relatée voici peu par *Le Temps*[15] : pour ne pas disperser leur énergie dans des choix qui empiéteraient sur des journées de travail scandées par des dizaines de décisions à prendre, ils se précipitent dès potron-minet sur une garde-robe formatée pour les libérer de la douleur du choix… Leurs vêtements sont taillés sur le même modèle, sanglés dans les mêmes couleurs : l'égalité aura vaincu en tuant toute aspiration à la différence vestimentaire. À moins que la mode ne redevienne plus que jamais le refuge de la liberté contre la menace uniformisatrice !

15 *Le Temps* du 28 novembre 2014.